

simultanément. Le cartilage de croissance de la fibula est utilisable et la croissance est réelle après transplantation. Le cartilage articulaire de l'épiphyse fibulaire peut être prélevé pour la reconstruction de l'épiphyse de l'humérus ou du fémur, permettant de reconstruire les articulations de l'épaule ou de la hanche. Dans ces cas, deux pédicules vasculaires doivent être revascularisés : le pédicule tibial antérieur pour l'épiphyse fibulaire et le pédicule fibulaire pour la diaphyse, car la fibula a une double vascularisation. La fibula est un matériau biologique. Or le matériel osseux idéal est un os vivant, vascularisé, autologue, qui s'épaissit et ne se résorbe pas⁽⁵⁾. Le transplant vascularisé de fibula répond à ces critères. Ce transplant fibulaire peut se briser : il consolide spontanément grâce à un traitement orthopédique. Le résultat final est obtenu au bout de 2 ans et il est définitif ; les enfants reprennent une vie normale. Pour améliorer les résultats de la reconstruction du fémur, et spécialement pour éviter les complications telles que les fractures, l'avenir est peut-être d'associer la fibula vascularisée à un substitut osseux tel que l'hydroxyapatite, car l'allogreffe a ses complications spécifiques : résorption, fracture et infection

en particulier. Le transplant libre vascularisé de fibula offre une technique sûre de reconstruction après excision de tumeur osseuse en général, au niveau des os longs. La consolidation osseuse a été obtenue chez tous les opérés, avec un bon résultat fonctionnel. Et comparée à d'autres techniques telles que les prothèses, la fibula est une technique peu coûteuse.

Conclusion

La conservation des membres est devenue la règle en chirurgie carcinologique des sarcomes des os longs des enfants. Grâce à la chimiothérapie et à la radiothérapie, la taille du sarcome se limite. Toutes les techniques de reconstruction doivent être connues par les chirurgiens pour traiter ces enfants.

Le choix final du traitement dépend des caractéristiques du cancer, des possibilités techniques, de l'environnement. Le transplant de fibula vascularisée est la solution biologique : le résultat est définitif. Les enfants reprennent une vie normale. C'est actuellement la technique de choix.

La goutte de Philippe II d'Espagne : maladie et politique dans l'Espagne du Siècle d'Or

S. PÉREZ

Historien du corps et spécialiste du Grand Siècle

En mai 1593, à Aranjuez, Philippe II confie, par écrit, à l'une de ses filles : « (...) J'ai été enfin libéré de la goutte que j'ai eue ces jours-ci et nous pensons partir demain pour Aceca. Toutefois, pour ne pas fatiguer ma main qui est toujours faible, vous comprendrez qu'elle ne soit pas plus longue [la lettre] »⁽¹⁾. Étonnant témoignage d'une maladie qui frappe les souverains de la période moderne avec une régularité extrême si l'on en juge par la profusion des cas déclarés dans les cours princières. Pour le fils de Charles Quint, lui-même sujet à la même maladie, les premiers symptômes semblent être apparus dès l'âge de 40 ans pour ne plus l'épargner, sinon par intermittence, jusqu'à sa mort. Une grande partie de son règne a donc été marqué par ces crises de goutte à répétition.

L'histoire a retenu ce cas particulier et les visiteurs de l'Escorial peuvent toujours voir la chaise où le souverain passait ses journées en attendant que le mal cesse. Pour autant, les grandes études manquent et les travaux de Roy Porter n'en acquièrent que plus de valeur⁽²⁾. Car cette maladie, pour le moins répandue, a fait l'objet d'une abondante production scientifique et littéraire depuis l'Antiquité : tantôt considérée comme une maladie d'aristocrates, tantôt comme un gage de longévité, la goutte a fait couler beaucoup d'encre, au moins en raison des intolérables douleurs que ressentaient les podagres.

Une « maladie de roi »

À l'instar de la mélancolie ou de l'épilepsie, certaines pathologies étaient qualifiées de « maladies de roi ». Depuis des siècles, la goutte est associée à un mode de consommation caractéristique de la haute société. En l'occurrence, la médecine moderne a reconnu le rôle des purines dans le déclenchement de la maladie, donc l'impact de la viande, des abats et de certains poissons sur l'accumulation d'acide urique au niveau des articulations. Comme il sied à un roi, un régime palatial ne saurait faire l'économie des mets les plus raffinés et si la modération est une vertu sans âge, les nécessités de la vie de cour rendent difficiles les sacrifices en matière d'alimentation, surtout quand les banquets sont légion. Il semble d'ailleurs

que Philippe II abusait, entre autres, des pâtisseries, ce qui pourrait indiquer aussi la présence du diabète. La dernière période de sa vie est celle pour laquelle les renseignements abondent grâce au précieux témoignage de Jehan Lhermitte, valet flamand dont le Passetemps a éclairé, avec précision, le déclin du monarque. Il assiste notamment à la subite dégradation de l'état du souverain : « (...) luy vindrent aucunes ouvertures aux doigts de la main droite par lesquelles sortoit une matiere dure et blanchâtre comme une espèce de craie, que les medecins disent être la vraie humeur de la goutte »⁽³⁾. Ces « fistules », comme le prétend Lhermitte, finissent d'accabler le monarque⁽⁴⁾. Deux ans plus tard, alors qu'il est très maigre, sujet à l'hydropisie et que sa main droite ne peut plus tenir une plume, les perforations sont toujours là et Lhermitte dénombre et localise les sept plaies ouvertes de Philippe : trois au pouce, trois au majeur et une au gros orteil⁽⁵⁾.

Si la symbolique n'a pas de quoi étonner (à cette époque, le modèle du Roi-Christ est universellement répandu dans l'Europe chrétienne, il permet de spiritualiser *de facto* tous les déboires physiques des monarques), la mention de ces symptômes ne fait que souligner l'intensité des douleurs d'un malade rendu incapable de faire son métier de roi. En effet, cela fait plusieurs années que Philippe ne signait plus ses lettres, non pas en raison de sa charge de travail mais, plus sûrement, à cause du piètre état de sa main droite. On sait qu'il ne supportait même pas le frôlement d'un

tissu, comme la littérature médicale le confirme pour les malades de la goutte.

Entre traitement et soulagement d'un mal incurable

Si la maladie est connue depuis l'aube de la médecine, son traitement n'a guère évolué entre l'Antiquité et le XVI^e siècle, au pire par fidélité aux autorités médicales, au mieux par le manque de traitements décisifs. L'explication de la goutte invoque évidemment le déséquilibre humoral (les eunuques passaient, depuis Hippocrate, pour être à l'abri la goutte en raison de leur vie reposante !)



Philippe II d'Espagne.

et l'accumulation d'une ou plusieurs humeurs au niveau des « jointures », cet excès provoquant les douleurs ressenties par le patient. Si la modération est préconisée en matière d'alimentation, rien ne permet à la médecine de l'époque de relier la maladie aux aliments réellement responsables de la goutte. Par ailleurs, la notion de modération est à la fois trop imprécise et banale pour faire progresser l'art médical de façon concluante. À la confusion des maladies répondait logiquement la confusion des traitements. On imagine la nature des conseils donnés par le *protomedico* à Philippe II (ce dernier ne boit plus de vin depuis 1583) et l'on est encore mieux renseigné sur les soins prodigués par Juan Cornejo, médecin de chambre du souverain grâce à son *Discurso preservativo de la Gota*. Publié en 1594 et dédié à Philippe II pour d'évidentes raisons, ce bref traité expose les causes et les remèdes destinés à soigner la goutte⁽⁶⁾. Si l'innovation n'est pas d'actualité dans ces pages prônant la supériorité de l'expérience sur le raisonnement abstrait, le médecin propose toutefois d'employer « l'or potable végétal » (une décoction du bois de lentisque) afin de pallier les conséquences de la maladie.

À cette date, le roi est déjà handicapé par la goutte et Cornejo profite de l'occasion pour faire sa révérence au monarque podagre. D'autres courtisans avaient aussi proposé leur aide pour soulager les tourments du roi, excellente occasion pour briller à la cour en faisant mine de s'intéresser au sort du monarque⁽⁷⁾. Lhermitte lui-même a apporté son concours à la lutte contre la maladie en fabriquant une ingénieuse « *silla de gota* » (« chaise de goutte ») dont la description très précise et le plan détaillé figurent dans le manuscrit du *Passetemps*⁽⁸⁾.

Ce fauteuil au dossier et aux accoudoirs matelassés est équipé de tiges métalliques semi-circulaires et crantées permettant de passer de la position assise à la position allongée tout en modifiant l'angle du repose-pied⁽⁹⁾. Des roulettes rendent possibles les déplacements, à la manière d'un véritable fauteuil roulant.

L'innovation technique est certaine et il semble que le souverain ait beaucoup apprécié ce meuble pour le moins plus confortable que le reste du mobilier du temps tout à fait dépourvu d'ergonomie. Le domestique n'a pas hésité à portraiturer le souverain se reposant dans le fauteuil de son invention, tel un gage de qualité du produit et de satisfaction du malade.

Il ne faut pas sous-estimer cette recherche du confort au quotidien, car, même si elle ne relève pas de la médecine, elle suppose tout de même une prise en compte du handicap dans sa dimension sensible. Prise en compte du handicap et de la souffrance, comme le reste du texte le montre clairement, c'est-à-dire aussi par

le biais d'une accusation d'indifférence à l'égard des médecins. S'il ne relate pas les débats qui ont dû naître au chevet du souverain à l'approche de sa mort, Lhermitte note que les archiatres, parmi lesquels Olias, un médecin tolédan, ont pris la décision de percer toutes les nodosités afin de faciliter l'écoulement des humeurs qu'elles contenaient. Mais cette initiative a fini par emporter le roi qui meurt le 13 septembre 1598.

La portée politique de la maladie de Philippe II

Si la royauté n'est pas sacrée dans l'Espagne moderne, la personne du roi n'en est pas moins centrale dans l'organigramme politique et tout affaiblissement de sa personne est censé rejaillir sur la stabilité du royaume. En réduisant ses déplacements et en se tenant de plus en plus en retrait des affaires, Philippe II expérimente, après son père, le problème de l'exercice physique du pouvoir⁽¹⁰⁾. Précisément, son accession au trône avait été conditionnée par la lassitude et la dégradation de la santé de l'empereur Charles, goutteux comme lui et dont le vibrant discours de Bruxelles ne laissait aucun doute sur les épreuves physiques que la goutte lui faisait endurer. Pour le « Roi prudent », l'enjeu est différent puisqu'une abdication semble exclue, à l'inverse du choix de son père : il demeurerait roi jusqu'à sa mort, comme s'il s'agissait d'un sacerdoce, quand bien même resterait-il enfermé à l'Escorial⁽¹¹⁾.

Le malaise semble être confirmé, de façon tangible, par le déploiement de force des écrivains ayant la mission de narrer les derniers jours du roi. Si le projet apologétique est évident, si la tonalité mystique n'étonne guère (le roi a souffert comme un saint martyr, sa piété a été exemplaire, son abnégation force le respect, etc.), la spiritualisation de la maladie semble venir redorer un blason qui avait perdu de son clinquant⁽¹²⁾. Comparé à Job pour sa patience et sa fermeté face à la douleur, Philippe fait figure de héros de la foi et de la monarchie, la goutte n'ayant jamais pu entamer sa résolution à rester roi jusqu'à la fin. Modèle de stoïcisme, le malade ne se serait jamais plaint, n'aurait jamais laissé paraître son affaiblissement qu'à ses proches, comme si la maîtrise de soi fondait encore et toujours l'autorité.

Cette vieille thématique du combat contre la maladie et de la victoire sur la douleur rappelle qu'en ces temps de pouvoir personnel, le corps du souverain est un formidable instrument de pouvoir donc de manipulation⁽¹³⁾. On ne peut d'ailleurs s'empêcher de penser que la gestuelle minimaliste de Philippe IV, son proche successeur, provient de ces crises goutteuses : assis sur son trône, vêtu de noir et immobile à la manière d'une statue, le monarque impressionne bien plus ses visiteurs que dans n'importe quelle autre posture⁽¹⁴⁾. Ce qui était autrefois le signe du handicap est devenu le signe d'une contenance absolue, d'une force tranquille, d'un pouvoir ne craignant désormais ni les révoltes, ni la goutte.

Conclusion

La maladie n'est rien sans son cortège de symboles, de significations et d'implications individuelles ou collectives. Et cela est d'autant plus vrai que le malade est un souverain confronté à un mal handicapant et qui a précipité son accession au trône.

En effet, Philippe II a tenu son titre d'un père goutteux et las du fardeau de la couronne impériale. À son tour, sujet à la même pathologie et au même handicap, il s'est retrouvé piégé par une fonction qui était désormais perpétuelle, sans possibilité d'abdiquer : roi absolu de Castille, il a expérimenté l'exercice d'un pouvoir partagé entre l'immensité du royaume à gérer et la faiblesse d'un corps bientôt incapable de se mouvoir ou d'écrire comme il le souhaitait. Ni les efforts de Lhermitte, ni ceux des médecins ne sont venus à bout d'un mal dégénérant en fistules articulaires propices à l'ultime affaiblissement du roi.